

Pamphile Lemay et la bourgeoisie du XIX^e siècle

Maurice Lemire

Volume 4, Number 1, septembre 1978

Rina Lasnier

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200138ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200138ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemire, M. (1978). Pamphile Lemay et la bourgeoisie du XIX^e siècle. *Voix et Images*, 4(1), 97–106. <https://doi.org/10.7202/200138ar>

Pamphile Lemay et la bourgeoisie du XIX^e siècle

Pamphile Lemay s'est d'abord fait une réputation comme poète en remportant le premier prix du concours de poésie organisé par l'Université Laval, et par la suite, il n'a cessé d'être considéré comme un des grands poètes du siècle dernier, réputation qui l'a incité à tâter d'autres genres comme le conte et le roman. Dans le premier genre il n'a pas mal réussi et ses *Contes vrais* sont en voie d'être réestimés à leur juste valeur. Ce n'était pourtant là qu'un divertissement, car Lemay aurait surtout voulu s'imposer comme romancier. En 1877, il publiait un premier roman, *le Pèlerin de Sainte-Anne*, roman considérable en deux tomes qui totalisaient près de six cent cinquante pages. L'année suivante, il faisait paraître la suite de ce roman, *Picounoc le maudit*, également en deux volumes de plus de six cents pages. En 1884, il terminait un troisième roman *l'Affaire Sougraine*, moins volumineux mais comptant encore près de cinq cents pages. Une œuvre aussi abondante fournissait une matière suffisante pour asseoir la réputation d'un romancier. Lemay ne trouva cependant pas le succès qu'il attendait. Dès *le Pèlerin de Sainte-Anne*, les critiques furent défavorables. Non seulement on lui reprocha son manque de talent mais encore ses atteintes à la morale. Il dut en être profondément affecté, car il s'était d'abord voué au roman afin de promouvoir les bonnes lectures.

Ses romans nous montrent qu'en effet il n'a rien négligé pour que la vertu y trouve son compte à chaque page : beaux exemples, sentences, interventions moralisatrices. Pour neutraliser le mauvais roman, le bon roman doit le surclasser en fourmillement d'intrigues, de surprises, de guet-apens... Le bon romancier, comme le bon guerrier, est celui qui brûle le plus de chevaux au combat. Il dispose d'une foule de personnages, d'une multitude de péripéties et des hasards non moins nombreux. De tels feux d'artifice ne laissent aucun répit au lecteur même le plus blasé. Puisque ce genre de fiction exerce un attrait irrésistible sur le grand public pourquoi ne pas s'en servir pour la bonne cause ? La forme romanesque deviendrait le véhicule ordinaire des bonnes pensées, des beaux exemples et surtout des bonnes actions.

C'est avec cette arrière-pensée d'apostolat que Lemay aborde le roman. Le désir de servir la bonne cause le pousse vers ce genre populaire sans diminuer en rien le mépris latent qu'il lui voue.

Son troisième roman marque toutefois un progrès très net sur les deux précédents. Lemay a presque délaissé le roman d'aventures proprement dit pour le roman de mœurs. Si l'on excepte le prologue qui reporte le lecteur vingt-trois ans plus tôt dans les plaines de l'Ouest et met en scène des personnages mystérieux, on peut dire que l'action de *l'Affaire Sougraine*¹ est assez ramassée : du bal de madame D'Aucheron au meurtre de l'honorable Le Pêcheur, il ne s'écoule pas une année. Toute centrée sur le mariage de Léontine D'Aucheron qui en constitue l'enjeu unique, l'intrigue comporte des revirements nombreux qui ne proviennent pas tous de la multiplicité des événements comme dans les romans précédents. Lemay fait preuve d'une certaine sobriété. On ne pouvait espérer une transformation complète de sa manière et le romancier continue à utiliser à profusion son procédé préféré, les reconnaissances. Presque tous ses personnages sont des parents qui se sont perdus de vue et qui finalement se retrouvent. Le nombre considérable des hasards et des reconnaissances discrédite une intrigue qui autrement ne serait pas trop mal menée. Passe encore que Sougraine soit le père putatif de Léontine pendant la majeure partie du roman, mais qu'il soit le père réel non seulement du notaire Vilbertin mais aussi de l'honorable Oscar Le Pêcheur et que M^{me} D'Aucheron soit la mère du même ministre, voilà qui est trop. Le réseau trop restreint des parentés établit des coïncidences invraisemblables. Ce Léon Houde, voyageur des pays d'en haut, à qui Longue Chevelure confie sa femme, sa fille et Elmire Audet, est, par hasard, le père de Rodolphe Houde, l'amoureux de Léontine et le frère de Madame Villor, la mère de Ida, l'amie de Léontine.

Quoi que ces multiples invraisemblances puissent avoir de déplaisant, elles ne gâtent pas complètement une fresque sociale qui a le mérite de représenter les nouveaux milieux bourgeois de la capitale provinciale. Pamphile Lemay, qui a passé presque toute sa vie comme bibliothécaire de l'Assemblée législative, a bénéficié d'une position de choix pour observer les mœurs de la nouvelle bourgeoisie créée par l'institution du pouvoir provincial. Bien qu'avocat et poète, il ne pouvait avec son maigre salaire de fonctionnaire, prétendre à la vie mondaine de la capitale. Un peu à l'image de son personnage, le père Duplessis, il se contentait d'observer ce monde et d'en tirer une morale pour sa conduite et surtout celle des autres.

Il observe chez les nouveaux bourgeois un attrait irrésistible pour tout ce qui touche le pouvoir et il l'explique par le besoin de satisfaire une immense vanité. Pour lui la fortune, le pouvoir, la réputation ne sont que fumée qui grise quelques instants. Peu versé en économie, le bibliothécaire du parlement ne voit pas que cet intérêt pour la vie politique vient moins de l'«orgueil de la vie» que de l'impossibilité de réussir autrement. Depuis *Charles Guérin*, la situation économique de l'élite n'a guère changé. Le commerce et l'industrie sont toujours aux mains des Anglais. Le haut-

fonctionnarisme, maintenant à Ottawa, est encore occupé par des Anglais et les professions libérales, toujours encombrées, constituent le seul débouché pour la jeunesse instruite. Un élément nouveau toutefois transforme légèrement le décor : la création de l'État provincial. Bien que les Anglais aient pris toutes les précautions nécessaires pour garder en main les cordons de la bourse, les Canadiens français, majoritaires, peuvent enfin espérer quelques retombées de l'exercice du pouvoir. Aussi le fait d'occuper un siège de l'Assemblée législative est-il toujours considéré comme le couronnement d'une carrière dans les professions libérales. Et qui mieux est, l'obtention d'un ministère, puis la nomination au Conseil législatif et, pour quelques élus, le poste honorifique de lieutenant-gouverneur!

Ces postes prestigieux ont aussi un aspect économique non négligeable. L'accès au pouvoir signifie la fortune. Avec la Confédération, commencent les grands travaux qui vont doter la province de réseaux ferroviaire et routier assez complets, travaux qui sont censés favoriser la colonisation, mais qui font d'abord l'affaire des commerçants et surtout des politiciens. C'est une situation entièrement nouvelle qui fait dévier légèrement la problématique traditionnelle. Jusqu'à présent les exploités étaient les Canadiens français et les exploités, les Anglais. Pour une première fois dans un roman, les Québécois viennent en contact avec l'argent qui les corrompt instantanément. Les méchants ne sont plus les Anglais et leurs acolytes, mais bien des Canadiens français dévorés par le désir de l'ascension sociale.

La création du gouvernement provincial eut certes des conséquences déterminantes pour la société de Québec. La ville avait une longue histoire de capitale, mais depuis les débuts de la colonisation les hauts postes avaient été occupés par des Européens. Au milieu du XIX^e siècle, elle comptait une population presque à moitié anglaise. La fermeture des chantiers navals et le départ du gouvernement pour Ottawa créa un vide. Les industriels anglais émigrèrent à Montréal et toute l'administration fut drainée par la nouvelle capitale. En 1867, le Premier ministre devait recruter des cadres et établir une nouvelle administration à partir de rien. Les postes furent rapidement occupés par une nouvelle bourgeoisie qui trop souvent ne parvenait pas à faire oublier ses origines. Que nombre de parvenus soient tombés dans le ridicule en cherchant à tirer du grand, rien n'est plus vrai, mais pour Lemay, il s'agit là d'une flagornerie impardonnable. Le peuple canadien-français ne connaît pas les classes sociales et seule la vanité tente de faire croire qu'il en existe.

Aux yeux du romancier, l'ascension sociale n'est ainsi qu'un leurre qui capte toutes les énergies de ceux qui l'ambitionne et ne laisse que désillusion et malheur. Son but est de montrer «qu'il n'y a pas de malheureux chez ceux qui habitent des cabanes» (p. 27). Un monde bâti sur la vanité ne peut être que foncièrement mauvais. Toutes les valeurs y sont dénaturées. Au lieu d'être, on cherche à paraître. Au lieu d'aimer, on cultive des intérêts et c'est ainsi que l'on édulcore tous les sentiments. Chez Lemay, les bons personnages tiennent «le monde» pour un sujet d'abjec-

tion. Monsieur et madame Duplessis n'y vont jamais, ni madame Villor et sa fille. Léontine s'ennuie au bal et Rodolphe ne s'y rend que pour rencontrer sa bien-aimée. À propos de la réception des D'Aucheron, Lemay fait cette réflexion bien révélatrice : « O les grandes soirées de danse [...] quel tombeau pour la chasteté ! » (p. 93).

L'intrigue romanesque qu'il met en œuvre pour illustrer sa thèse repose uniquement sur le procédé classique de reconnaissance. Dans *l'Affaire Sougraine*, tous les personnages de la prétendue haute société sont en fait d'humble origine. L'honorable Le Pêcheur est fils adoptif d'un père qui ne sait même pas écrire. En réalité, il est le fils naturel de l'Indien Sougraine. D'Aucheron, lui, est un simple hère émigré aux États-Unis, qui a le bonheur de rencontrer une modiste déjà « en moyen ». Quant à madame D'Aucheron, ses origines sont encore plus troubles. Fille d'une veuve très pauvre, elle s'est enfuie avec un « sauvage » dans l'Ouest et, par la suite, elle n'a jamais révélé ses origines. Le notaire Vilbertin, digne représentant des professions libérales, reconnu comme le fils adoptif d'un notaire quelconque, est, lui aussi, le fils du « sauvage » Sougraine. Il s'agit toujours de filles ou de fils adoptifs dont on ignore les origines, mais qui, une fois leur identité véritable bien établie, appartiennent tous au peuple. Malgré les préjugés de classes sociales, malgré les hôtels particuliers, les fringants équipages et les fêtes splendides, les bourgeois proviennent du milieu même des gens qu'ils méprisent. La superbe madame D'Aucheron ne reconnaît pas sa mère qui vient mendier à sa porte. Et le riche notaire Vilbertin ne cesse de rudoyer les pauvres pour oublier ses origines. Et l'honorable Le Pêcheur qui touche les sommets de l'échelle sociale, sait bien qu'il peut tout perdre en une seule élection. Au fond, le mouvement social n'est ascensionnel qu'en apparence. En réalité il décrit une courbe dont les extrémités se touchent.

La fresque sociale brossée par Lemay est centrée sur une jeune fille à marier, mademoiselle Léontine, fille adoptive des D'Aucheron. Dans la littérature universelle, le mariage est plus souvent une affaire d'intérêt que d'amour. C'est le moyen classique pour établir ou maintenir la puissance des familles. Ici comme ailleurs, il va s'agir de livrer la belle au plus haut enchérisseur. Autour de cet appât gravitent les principaux personnages, ceux qui prétendent l'exploiter et ceux qui veulent le préserver. Le premier groupe pourrait se subdiviser encore en chasseurs et en proie : d'un côté, les parents de Léontine qui tendent un guet-apens et de l'autre, Le Pêcheur et Vilbertin qui doivent y tomber. Le deuxième groupe, composé de Rodolphe, de monsieur et madame Duplessis, de madame Villor et de sa fille, entoure et défend Léontine. Entre les deux, s'entremettent les agents médiateurs : Sougraine, le méchant, et Longue Chevelure, le bon. Sans eux le bien ou le mal ne pourrait passer d'un groupe à l'autre tant les positions de ces personnages typiques sont irréductibles.

D'Aucheron, le père, passe dans la capitale pour immensément riche. Fausse réputation. Grâce à des manigances, il s'est introduit dans les milieux politiques et a réussi à en soutirer quelques avantages. Rodolphe qualifie ainsi avec mépris cette prétendue réussite : « D'Aucheron, tout le

monde le croit, s'est enrichi par des tours de force. On connaît ça les tours de forces.» (p. 53). Cette dernière expression laisse entendre plus qu'elle ne dit. On peut juger du passé par les plans qu'échafaude d'Aucheron pour l'avenir. D'après le professeur Duplessis, il voudrait bien se faire élire député (p. 28). C'est la voie la plus rapide vers le succès mais elle n'est pas ouverte à tout le monde. S'il ne veut pas rester éternellement dans la clientèle d'un ministre, il doit, par un mariage — celui de sa fille —, obliger l'honorable Le Pêcheur à son égard. Alors tout deviendrait possible. Il obtiendrait après la prochaine élection, un contrat pour la construction d'une section du chemin de fer et il s'enrichirait ainsi rapidement. Par la suite, il pourrait entrer au Conseil législatif et même au cabinet des ministres.

Pour faire tomber le jeune ministre dans ses filets, D'Aucheron doit l'éblouir par sa richesse. Comme il n'en a pas vraiment, il tente de donner le change : «D'Aucheron cultivait l'ambition, prétendait mener de pair plusieurs besognes, se prodiguait, faisait l'important, posait.» (p. 36). Il compte sur les réceptions mondaines pour faire sa réputation et se croit très machiavélique en affirmant : «La reconnaissance de l'estomac, mon cher, c'est la plus vive.» (p. 30). Il veut flatter la presse, car «les journalistes, voilà des gens qui ont du flair. Il y en a qui sont de force à faire lever la perdrix où il n'y a que des merles» (p. 39). Pour parvenir à ses fins, il ne craint pas de s'endetter au-delà de ses moyens : c'est de là que viendra sa perte.

Pour madame D'Aucheron naturellement plus vaniteuse, ce mariage a encore une plus grande importance. Elle prend tout son plaisir à susciter la jalousie de son entourage. Devant les réticences de sa fille à épouser ce ministre, elle exprime ainsi sa philosophie de la vie : «Nous sommes montés très haut, laissant au-dessous de nous ceux qui furent nos égaux. Comme tes amies vont te porter envie! C'est là le plaisir : faire crever de jalousie tous ceux qui nous connaissent.» (p. 73). Pour elle, le titre de ministre justifie à lui seul cette alliance : «Être ministre cela grandit un homme et transforme un nom.» (p. 65). Elle ne s'arrête pas un instant à considérer le bonheur de sa fille. Ne parvenant pas à piquer la vanité de Léontine, elle invoque alors le devoir filial et n'hésite pas à exiger d'elle un sacrifice total pour assurer la position sociale de ses parents. Elle ne témoigne pas de plus de réflexion quand son mari lui fait part de son intention de s'endetter pour lui procurer un grand train de maison. Cette femme inconséquente sera d'autant plus affectée quand viendra le malheur qu'elle n'a pas de racines morales. Le retour de Sougraine équivaut pour elle à la résurrection d'un passé qu'elle croyait à jamais aboli. Elmire Audet, la jeune fille pauvre aux mœurs légères, avait cédé la place à madame D'Aucheron, dame de la grande bourgeoisie dont on recherchait la compagnie. Cette rupture avec le passé était si totale qu'elle n'épargnait même pas l'amour d'une fille pour sa mère. Elmire ne reconnaît plus madame Audet, sous les traits d'une pauvresse qui vient lui demander l'aumône. La perspective d'être dépourvée de tout le luxe qui l'entoure l'effraie beaucoup moins que la perte d'une réputation :

elle sera prête à tous les compromis. S'il faut pour cela donner sa fille à Vilbertin, elle y consent; s'il faut la donner à Rodolphe, elle y consent encore. Mais la révélation de la vérité, c'est-à-dire de sa véritable identité lui est intolérable. Elle sombrera dans la folie plutôt que de l'admettre.

Le jeune ministre Le Pêcheur est, lui aussi, particulièrement intéressé à ce mariage. Âgé de vingt-trois ans seulement, sa réussite est assez exceptionnelle, pour ne pas dire invraisemblable. La difficulté n'échappe pas à Lemay qui pose lui-même la question : « Comment si jeune et sans fortune, était-il devenu ministre ? » (p. 94). Il faut avouer que le romancier fournit une réponse nettement insatisfaisante : « Il avait de la langue et du toupet, fausse monnaie très en vogue et que des gens sensés même ont la faiblesse d'accepter. Il se vantait de tout savoir et le monde, qui est ignorant, le croyait sur parole. » (p. 95). Voilà qui explique comment on peut se faire élire député, mais non comment on devient ministre. Il s'agit donc d'une ascension vertigineuse comme on n'en voit que dans les romans et dans la vie politique où le succès dépend vraiment, d'après Lemay, d'un coup de dé. Les plus imbéciles comme les plus brillants peuvent y parvenir. C'est pourquoi tellement d'aventuriers y tentent leur chance comme à la loterie. Toutefois, cette fortune est fragile et le père Duplessis ne cesse de le rappeler. Celui qui est tout aujourd'hui, peut n'être rien au lendemain des élections. Le Pêcheur est le premier à en prendre conscience et il veut à tout prix profiter de sa position pour faire un brillant mariage qui le mettrait à l'abri des vicissitudes de la politique. Mais il s'agit d'un véritable marché de dupes puisque D'Aucheron compte sur le ministre pour assurer sa fortune alors que Le Pêcheur compte sur son beau-père pour assurer la sienne.

Un autre personnage particulièrement intéressé au mariage de Léontine c'est le notaire Vilbertin. Dans son cas, toutefois, il ne s'agit pas de promotion sociale; le notaire nourrit d'autres ambitions. Corpulent, laid et vieilli avant l'âge, il s'est vengé de l'ingratitude de la nature en amassant beaucoup d'argent. Il lui suffit d'un peu d'adresse maintenant pour se payer tout ce qu'il désire. Léontine D'Aucheron est une belle jeune fille sur laquelle il n'aurait jamais osé lever le regard. Mais sachant mettre la vanité des hommes à profit, il force bientôt ses parents qui ont contracté envers lui de lourdes dettes à lui donner leur fille. Son impiété totale lui interdit tout scrupule et il soupire après les « jouissances exquisées de l'amour » (p. 260). Ici Lemay voudrait bien insister sur la libido qui s'empare du gros notaire, mais la bienséance lui interdit de parler plus que de « l'ivresse toute charnelle » qu'il escompte. Les parents, un tant soit peu déçus, l'agréeraient quand même pour gendre avec un certain plaisir. Un membre des professions libérales n'a ni l'éclat ni le prestige d'un ministre mais la richesse supplée à tout le reste. Les D'Aucheron pourront continuer à tenir leur rang et Léontine bénéficiera de tous les avantages de la fortune. On pourrait évidemment lever le nez sur un avaré et un usurier. Mais peu importe la façon dont on a fait fortune pourvu qu'on ait de la fortune. Dur avec les pauvres, sans faiblesse avec ses amis, Vilbertin ira jusqu'au meurtre pour parvenir à ses fins. Il croit que tout s'achète et les

D'Aucheron le lui laissent croire assez facilement. Il veut faire de même avec mademoiselle Villor, une pauvre qu'il loge gratuitement, mais il découvre avec rage que son pouvoir n'est pas illimité.

Face à ces personnages corrompus par le désir d'ascension sociale, se dressent les purs qui ont renoncé à tout compromis en ce sens. Vient en premier lieu, l'héroïne, Léontine, qui attire sur elle toutes les sympathies du lecteur. Lemay a voulu que cette enfant fût une fille adoptive pour plusieurs raisons. Étrangère par le sang aux D'Aucheron, elle ne partage pas leur abjection. Elle peut ainsi s'opposer à leurs projets sans manquer gravement à la piété filiale et donner libre cours à son penchant pour Rodolphe sans cesser d'être vertueuse. Comme toutes les personnes pieuses, elle déteste la vie mondaine et ne recherche que la compagnie des gens simples et des pauvres. Elle profite de sa position sociale pour soulager autant que possible les miséreux et collabore en ce sens avec le père Duplessis. Elle est toutefois mise à dure épreuve quand il lui faut concilier la piété filiale avec ses goûts pour une vie simple. Bien qu'elle sache pertinemment que ses parents sont dans l'erreur et qu'elle connaisse les mobiles dégradants de leurs actions, elle n'hésite pas à se sacrifier quand elle croit sa mère réellement compromise. Elle consentirait à n'importe quelle humiliation plutôt que de manquer à son devoir. Malgré tout le ridicule de la situation, elle accepte même d'échanger le premier prétendant pour Vilbertin qui est encore pire. Cette tergiversation de parents indignes attire sur les D'Aucheron une réprobation encore plus grande.

De son côté, Rodolphe est en quelque sorte l'antithèse du ministre Le Pêcheur. C'est un jeune homme sans ambition qui ne rêve, même dans la fleur de l'âge, que de retraite à la campagne. Quand il entrevoit la possibilité de quitter Québec pour aller s'établir à la campagne, il s'écrit : « Le rêve de mon enfance va donc se réaliser : une retraite paisible sous les bois, une chaumière sur le bord d'un ruisseau, une femme adorée près de moi. » (p. 209). On ne pouvait nourrir un idéal plus placide. Étranger au monde et à ses pompes, Rodolphe peut se permettre d'agiter les questions brûlantes devant les puissants de l'heure sans crainte des représailles. Délibérément, il aiguille la conversation avec le ministre Le Pêcheur sur la question des fonctionnaires et fait tout pour le mettre dans l'embarras. Ce geste n'a toutefois rien d'impertinent aux yeux de l'auteur qui le décrit comme un acte de bravoure. L'indifférence de Rodolphe face à l'ascension sociale et à tous ses pièges lui procure une liberté qu'aucun homme intéressé ne peut connaître.

À l'extrême droite de ce panorama social, se situe le professeur Duplessis qui constitue presque une caricature de l'homme de bien. Ce vieillard représente aux yeux de Lemay un idéal de perfection. Au-dessus de toutes les luttes partisans, il fait passer d'abord le bien de ses pauvres. Pour lui toutes les occasions sont bonnes de recueillir des fonds pour ses œuvres. Ainsi les vanités du monde peuvent servir au moins à quelque chose d'utile. Ce philosophe ne risque pas de se compromettre avec des personnes à la réputation douteuse, car il est au-dessus de tout soupçon. Depuis long-

temps il a vu la vanité des choses humaines et, pour toutes les situations, la sagesse lui suggère des sentences appropriées.

Entre ces deux camps ennemis évoluent un certain nombre d'agents médiateurs qui favorisent le mariage ou cherchent à le contrer. Au nombre de ces agents, il faut d'abord compter le notaire Vilbertin, le personnage le plus polyvalent du roman.

La fausse bourgeoisie totalement dépourvue de fortune, mais non d'ambitions et de prétentions, a besoin d'argent. Pour lui en procurer, l'auteur pourrait toujours recourir à des moyens merveilleux, comme la découverte d'un trésor, mais il serait peu fidèle à la réalité qu'il veut décrire. Qui donc dans la société d'alors pouvait avoir de l'argent, si ce n'est le notaire qui remplit l'office de banquier et de gestionnaire ?

Vilbertin est devenu très riche par l'usure et l'avarice, seuls moyens dans un monde sous-développé d'accéder à la richesse. Il peut manœuvrer les personnages toujours en mal d'argent comme des pions sur un échiquier. C'est lui qui tend un piège aux D'Aucheron, flatte leur vanité et les encourage à s'endetter au-delà de leurs moyens. Il va ainsi les réduire à sa merci et les faire agir dans le sens de sa passion. Il tente d'étendre sa puissance aux personnages purs mais sans succès, car en restant étrangers aux maléfices de l'argent, ils se tiennent hors de son atteinte. Le notaire a beau faire miroiter aux yeux de Léontine toutes les séductions de la richesse, la jeune fille n'en continue pas moins à garder sa foi pour Rodolphe. Vilbertin peut bien menacer des pauvres comme madame Villor et sa fille, mais il n'en tire aucun avantage. S'il convainc Rodolphe de s'établir à la campagne pour éliminer un rival, il ne l'oblige pas ainsi à son égard.

Les agents médiateurs dans le sens le plus classique du terme sont toutefois les deux Indiens, l'un pour le bien, la Longue Chevelure, l'autre pour le mal, Sougraine. Il faut croire que Lemay a eu recours à ces personnages pour donner à son intrigue une ouverture sur l'insolite. Les Indiens n'étant pas inscrits dans un milieu social bien défini ni dans un espace géographique précis, peuvent participer avec vraisemblance aux aventures les plus extraordinaires.

Comme tout Indien digne de ce nom, — du moins, selon les préjugés — Sougraine est vraiment le génie du mal : ivrogne, querelleur, séducteur, fourbe, maître-chanteur... (On ne saurait accabler avec vraisemblance un Blanc d'autant de défauts.) Il ne reculerait devant rien pour obtenir quelque avantage. Aussi son avidité de jouissance va-t-elle servir de ressort à l'intrigue. Déjà père de deux enfants, il va abandonner son épouse illégitime et peut-être même la tuer parce qu'il désire une jeune Blanche, Elmire Audet. Croyant avoir assassiné sa femme, il s'enfuit vers l'Ouest avec sa maîtresse mais au milieu du danger, il préfère l'abandonner pour sauver plus facilement sa propre vie. Quand il se rend compte, vingt ans plus tard, de la situation avantageuse qu'occupe sa maîtresse de jadis, il fait tout en son possible pour tirer le meilleur parti de ses secrets. Sougraine aux possibilités malfaisantes infinies, permet à l'auteur d'engager ses lecteurs sur de

fausses pistes. En tant qu'amant de madame D'Aucheron, il pourrait être le père de Léontine. Mais la réalité est encore plus farfelue puisqu'il est le père de deux des trois prétendants, le notaire Vilbertin et l'honorable Le Pêcheur. Ce génie du mal a engendré deux fils dévorés par le désir de réussir. En cela ils sont les dignes fils de leur père.

La Longue Chevelure, le génie du bien, n'est pas tout à fait Indien puisqu'il descend d'une mère espagnole. En tant que chrétien, il désapprouve la barbarie des siens, il pardonne aux ennemis et rend le bien pour le mal. Il vient en aide à Sougraine et sa maîtresse sans se demander s'ils en sont dignes. Mais quand il apprend qu'Elmire Audet n'est pas mariée à Sougraine, il lui ordonne de retourner dans l'Est. Ce bon sauvage animé de sentiments paternels recherche son enfant même vingt ans après sa disparition. Un sentiment mystérieux le porte vers la jeune Léontine et, au nom du droit, il devient son protecteur. C'est lui qui déjoue les manigances de Sougraine et l'oblige, en le menaçant de révéler son identité, à favoriser les amours de Rodolphe et de Léontine. Ce bon sauvage n'a toutefois pas que l'avantage de la vertu. Il est riche. Ses habits sont couverts de diamants. Sa fortune lui procure un détachement qui le place facilement au-dessus de tous les intérêts mesquins. Sa vertu, comme il se doit, est finalement récompensée puisqu'il retrouve sa fille.

Ce roman n'aurait pas attiré notre attention s'il ne faisait qu'opposer deux groupes de personnages, les bons et les mauvais. C'est là l'éternel combat que la littérature ne cesse de nous présenter. Ici, ce combat revêt des caractéristiques qui l'inscrivent à une époque bien déterminée d'une littérature. Les forces du bien et du mal ne sont pas également partagées. Les bons apparaissent comme d'innocentes victimes qui servent de cautions aux actions des malfaiteurs. D'Aucheron invite le professeur Duplessis pour s'attirer les votes des pauvres. Vilbertin accorde des gratuités de loyer à madame Villor pour entrer dans les bonnes grâces de Léontine qui, d'autre part, sert à tous les marchandages. Ces victimes connaîtraient le pire des sorts si une sorte d'ange ne les protégeait avec des armes vraiment magiques. La Longue Chevelure possède les secrets du passé et la fortune acquise directement de la nature. Ces bons personnages, demeurés étrangers à toutes les vanités du monde, représentent les vestiges d'une société encore pure qui savait se satisfaire de peu. Ignorant les disparités de classes sociales et de fortune, ils ne voient partout que des hommes également dignes d'amour et de considération. Leur commerce est franc et honnête parce qu'il véhicule des valeurs authentiques.

En face d'eux se tiennent les artisans de la corruption sociale qui veulent la démarcation précise des classes sociales et l'écart des fortunes pour afficher leur supériorité. Pour eux, il ne s'agit plus d'être, mais uniquement de paraître. En tout, les apparences leur suffisent. Ni leurs paroles, ni leur vertu, ni même leur fortune ne sont authentiques.

En fait, Lemay note de façon assez perspicace le malaise que ressent toute société qui passe d'une économie de subsistance à une économie capitaliste. Dans une société capitaliste. Dans une société principalement agricole, les valeurs matérielles se perçoivent sans équivoque; les richesses sont toutes étalées au soleil. Dans les sociétés de type plus évolué, les valeurs se perçoivent plus difficilement. D'où les possibilités indéfinies de donner le change. La feinte et la ruse sont des armes plus redoutables que la véritable puissance. Les réunions mondaines, les costumes, les galas n'ont d'autre but que d'impressionner favorablement.

Dans une société commerciale comme celle d'Angleterre et celle des États-Unis, on s'est vite accommodé de ce type nouveau de relations sociales. On s'est dit «À malin, malin et demi». Mais dans une société aussi longtemps homogène que la nôtre, la feinte normale dont s'entoure tout commerce humain a été perçue comme profondément immorale. Antoine Gérin-Lajoie qui ne saisissait pas l'utilité des réunions mondaines les résumaient ainsi : «On s'habille, on babille et on se déshabille.» La vie de société encore à l'état embryonnaire des romans qui n'en présentaient que le côté romanesque, il va sans dire, et par les sermons et les écrits spirituels qui la condamnaient sans appel. C'est ainsi que notre romancier qui s'exprime dans le récit surtout par la bouche du professeur Duplessis, prend une attitude de père de l'Église face aux vanités du monde. Tout le remue-ménage de cette pseudo-bourgeoisie n'est que de l'esbroufe capable seulement de berner les innocents. Aussi met-il en scène des personnages d'humble origine qui se dupent mutuellement. À la fin, le château de cartes que l'on avait péniblement échafaudé sur le mensonge s'écroule en remettant chacun devant la vérité de sa situation sociale.

Maurice Lemire,
Université Laval.

1. Les chiffres entre parenthèses renvoient à l'édition originale publiée à Québec en 1884 à la Typographie de C. Darveau.